

Maurice Henrie, *Le Pont sur le temps*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1992, 155 pages

Andrée Lacelle

Numéro 69, novembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42799ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacelle, A. (1992). Compte rendu de [Maurice Henrie, *Le Pont sur le temps*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1992, 155 pages]. *Liaison*, (69), 44–44.

Maurice Henrie, **Le Pont sur le temps**,
Sudbury, Éditions Prise de parole,
1992, 155 pages.

Voici que s'offre à nous un recueil de tableaux de vie d'une saisissante maturité où le poids de la joie et de la douleur a l'effet d'un coup de sonde. La sincérité de la quête telle qu'elle se livre ici au cœur et à l'esprit lecteurs vaut que nous rendions à l'oubli les quelques dérives stylistiques (ou hardiesses?) du texte d'ouverture et le registre de moindre intensité du dernier texte. D'autant que partout ailleurs dans cet ouvrage, à aucun moment, loin d'affaiblir la pensée de l'auteur, la phrase et le mot consacrent avec virtuosité une force concentrée qui atteint souvent l'extraordinaire. À n'en pas douter, nous sommes en présence d'une oeuvre lucide, sensible, habitée.



Maurice Henrie

Si ces textes sont souvent une croisée touffue des sens en feu, il en ressort néanmoins une dimension pérenne chèrement mûrie et une sensualité dont le caractère immédiat s'est depuis estompé pour engendrer des moments de grâce intemporels. Ainsi parce qu'il sait toucher et être touché, et parce qu'il possède ce talent de transmettre ses cogitations complexes dans une langue belle, ample et palpable, Maurice Henrie a ce pouvoir de faire jaillir des petites choses, ces je-ne-sais-quoi, ces presque-rien qui nous accompagnent dans le quotidien, une profondeur insoupçonnée.

Y aurait-il confusion dans les règles du genre ? Ces nouvelles qui en sont si peu s'articulent cependant quelquefois à la manière d'une énigme. En effet, dès la première phrase, dans bon nombre de textes, l'auteur pose une énigme de façon subtile, et parfois, de manière plus explicite, invite la lectrice, le lecteur à désenchevêtrer avec lui ce qui le préoccupe entièrement à l'instant. C'est un procédé qui ne manque pas d'agir sur notre esprit curieux et, à l'occasion, nous rend décrypteur de notre monde intérieur dans sa dimension psychologique. Le ton est souvent celui de la confiance, de l'anecdote, de la réminiscence (du reste, la tentation autobiographique n'est pas absente) et un humour fin presque omniprésent suscite plus d'une fois le sourire. Quarante-deux textes présentent une riche constellation thématique explorant le rapport à l'autre et la relation au monde : l'amour, l'amitié, le sou-

venir, le bonheur, l'enfance, le silence, la solitude, la mémoire oublieuse, la nature, la mort, l'éternité et d'autres encore.

Dans *Mourir du temps qui passe*, *De l'autre côté*, *Silence*, *Le printemps sans fleurs*, se conjuguent l'obsession du versant impénétrable des choses et la quête vers la sagesse qui exige d'emprunter la voie du détachement, et quiconque s'y est déjà aventuré, a dû se heurter au butoir incontournable qu'est le renoncement. D'ailleurs la fréquence d'emploi significative du mot «satiété» du début à la fin n'est pas étrangère à cette tourmente. Car la traversée amoureuse a connu bien des tumultes et au fil des tableaux de vie se succèdent des jeux de séduction multiples, asexués lorsque la raison triomphe, ou autres acteurs autre lieu, fièvreusement érotisés où s'animent chasseurs-chasseuse à l'affût, ou encore jeux de miroirs muets «jusqu'à la proximité intime et tendue» qu'éprouvent deux êtres qui ne franchissent pas le seuil de la réciprocité des corps. Il faut lire *Amour et amour*, *Solitude*, *Possession*, *Droit chemin*, *Regards*, *La fillette musique*.

Ailleurs, Maurice Henrie nous convie à partager avec lui une sorte de bonheur qui appartient à une sensibilité à la fois cérébrale et terrienne : «Vous êtes heureux de la maîtrise que vous exercez sur tout ce qui tend à vous soustraire à ce monde ou à diminuer en vous le sentiment d'y être. Vous relevez la tête. Vous souriez». Et puis il y a *Ami ami*, une allégorie ardente et soutenue aux effets troublants : «Mais passe le temps qui use la pierre et le fer, sur lui et sur moi, si bien que de nous il ne reste maintenant que débris de naufrage...». Au gré du cycle des saisons, une amitié se meurt «quand la haute mer et le large n'étaient plus possibles...».

Quand nous refermons le livre, nous parvient l'impression lointaine d'une parenté avec la nuance diaphane d'Éluard dans **Les dessous de la vie**, ou encore avec le haïku et la nature dans ce qu'elle a de fragile, de fugace, d'indomptable et qui laisse fidèlement entrevoir autre chose, ainsi dans *Éternuement*, *Tard l'automne*, *Feuille d'été*, *Cerf-volant*. En signant ce beau titre, **Le Pont sur le temps**, Maurice Henrie marque nos lettres de pistes et traces empreintes d'une exquise légèreté où la douleur du vide se cicatrise sous l'emprise guérissante de l'immédiat jusqu'à la patine du temps...

ANDRÉE LACELLE